

# “Travailler la terre, c'est s'inscrire dans l'histoire de l'humanité”

Lauréat du Lion d'argent à la 59<sup>e</sup> Biennale de Venise, Ali Cherri réenchante, par le cinéma, la sculpture et la peinture, les récits et les corps fracturés par l'histoire et les conflits. Dans son atelier de Pantin, l'artiste franco-libanais nous dévoilait les nouvelles pièces hybrides qui sont présentées actuellement à la Bourse de commerce.

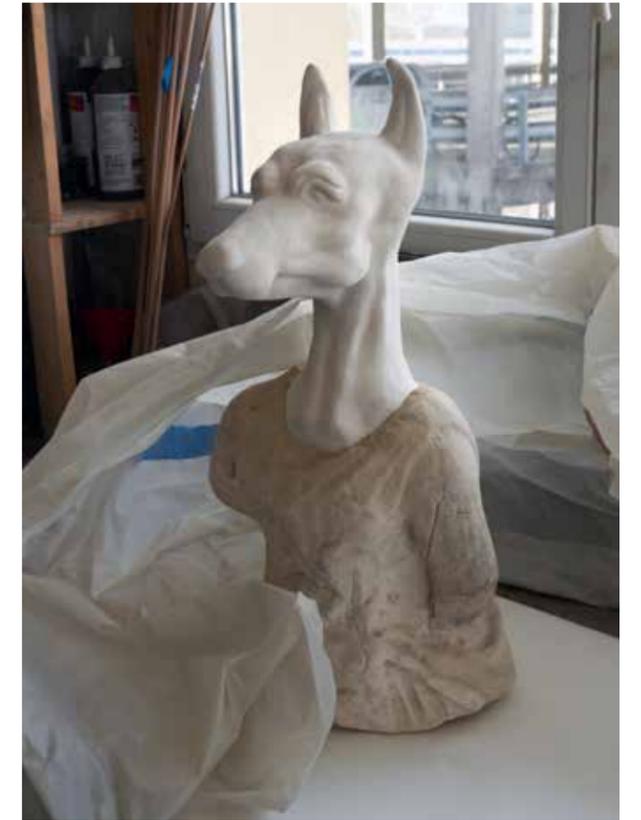
Par Matthieu Jacquet • Photos Aldo Buscalferri pour *Geste/s*

Un visage en bois perché sur une tige en fer ondulée, deux mains dressées contenant des bouches dans leur paume, ou encore une tête au cou perforé de clous... Depuis quelques semaines, une étrange galerie de personnages hante les vitrines de la Bourse de commerce. Invité par le lieu d'exposition de la Collection Pinault à Paris, Ali Cherri expose à son rez-de-chaussée un ensemble de sculptures, inédites mais aussi plus anciennes, en lien avec la thématique de la nouvelle saison de l'institution : “Corps et âmes”. Aux côtés, entre autres, d'un film d'Arthur Jafa, de photographies de Deana Lawson, des peintures de Georg Baselitz, l'artiste et cinéaste franco-libanais trouve tout à fait sa place pour présenter l'essence de sa pratique plastique. Il y a trois ans, c'est justement sa toute première série de sculptures *Titans* qui valut à Ali Cherri de remporter

le Lion d'argent à la Biennale de Venise. Inspirées par les divinités des mythologies antiques, ses figures en terre cuite incarnaient dans leur facture même la réflexion développée dans ses films et installations : la reconstitution d'une histoire fragmentée par le temps, et notamment les conflits et les bouleversements géopolitiques, pour y faire germer de nouvelles icônes. Quelques jours avant le montage de son exposition à la Bourse de commerce, l'artiste de 49 ans nous accueillait chaleureusement dans son atelier à Pantin, où ses œuvres étaient alors sur le point de le quitter pour l'institution parisienne. Depuis que la sculpture a pris une place plus importante dans sa carrière, Ali Cherri a grandement adapté son organisation, mais aussi son espace de travail. Propriétaire d'un petit studio dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement, il s'installait il y a un peu plus de deux ans dans cet atelier bien plus vaste

afin de “centraliser [sa] production”. Éclairée par de grandes fenêtres, la salle est organisée en plusieurs postes dédiés au travail du métal, du bois, de la résine et de la terre. Autant de techniques que l'artiste autodidacte a appris à maîtriser au fil des années et des projets, et qu'il développe aujourd'hui quotidiennement avec une équipe composée de trois à sept personnes. “J'avais besoin d'avoir la main sur tout le processus de création, après avoir longtemps dépendu de prestataires et de leur emploi du temps”, explique celui qui a d'abord fait ses armes dans le graphisme avec la conception d'affiches et de livres d'art. Dans cet atelier, que j'envisage comme un plateau ouvert, nous avons devant nous tous les travaux qui sont en cours, et pouvons intervenir immédiatement à chaque étape de la production.” En atteste l'étonnant oiseau aux ailes ouvertes trônant sur une table, qu'il a réalisé en couvrant une structure en métal de





En ouverture : Ali Cherrri dans son atelier de Pantin, derrière lui, *Little Lucy*, 2024, bronze patiné, prothèses oculaires en verre, 120 x 18 x 22 cm, 3 éditions + 2 EP, courtesy of the artist and Almine Rech. Page de gauche : Ali Cherrri, *Feline and a Bird*, 2020, 40 x 100 x 40 cm. Ci-dessus, de gauche à droite : Ali Cherrri, *Do Walls Have Ears?*, 2025, installation d'oreilles en jesmonite montées sur fond en bois, dimensions variables. Ali Cherrri, *Anubis*, *Guardian of the Dead*, 2025, buste acéphale en marbre d'époque romaine, pâte époxy, acier et enduit, 70 x 30 x 30 cm.

terre avant de la laisser sécher à l'air libre sans la peindre, pour en conserver l'aspect brut et rocailleux. À l'image de ses sculptures, les artefacts qui jalonnent l'atelier d'Ali Cherrri composent un véritable cabinet de curiosités : un aigle naturalisé perché sur une étagère, une coquille de nautilus, un drôle d'instrument à cordes maintenues entre deux cornes de bovidé. Et surtout, de nombreux fragments de corps – main, oreille, yeux – en terre, en plâtre ou en bronze, chinés çà et là. C'est en 2016, alors qu'il travaille avec des archéologues allemands au Soudan, que l'artiste commence à faire l'acquisition d'objets trouvés sur les sites de fouille, avant de se prendre de passion pour les ventes aux

enchères. *“Ce qui m'intéresse dans ces ventes, c'est la démonstration en temps réel des fluctuations du désir pour un objet.”* Désormais, le Parisien les fréquente de plus en plus assidûment pour y récolter des trésors à forte valeur ethnographique, voire émotionnelle, comme, récemment, un remarquable masque égyptien qui appartenait à Jean Cocteau. Mais ces fragments d'histoire matérielle ne sont pas là juste pour l'agrément. Régulièrement, Ali Cherrri pioche dans sa collection pour créer des objets hybrides, selon un processus proche de la greffe botanique. *“On met deux types d'espèces en contact l'une avec l'autre pour que ça prenne,* explique l'artiste. *C'est leur proximité phy-*

*sique qui permet la naissance d'une nouvelle vie.”* Ici, le sculpteur pose une tête en marbre sur une figurine de bois, et glisse une aile d'oiseau dans la jonction de leur cou. Là, il pend aux yeux d'un visage en pierre des chaînes d'argent pour dessiner des larmes. *“Tous mes gestes sont intuitifs et passent avant tout par l'écoute du matériau.”* Pour abîmer le moins possible l'objet original dans ses assemblages, l'artiste passionné par l'univers muséal demande régulièrement l'avis d'experts conservateurs et restaurateurs. Il n'hésite pas non plus à réaliser des moulages en plâtre de ses artefacts pour pouvoir les manipuler à sa guise. Derrière les équilibres et matériaux parfois fragiles de ces œuvres, Cherrri cherche à

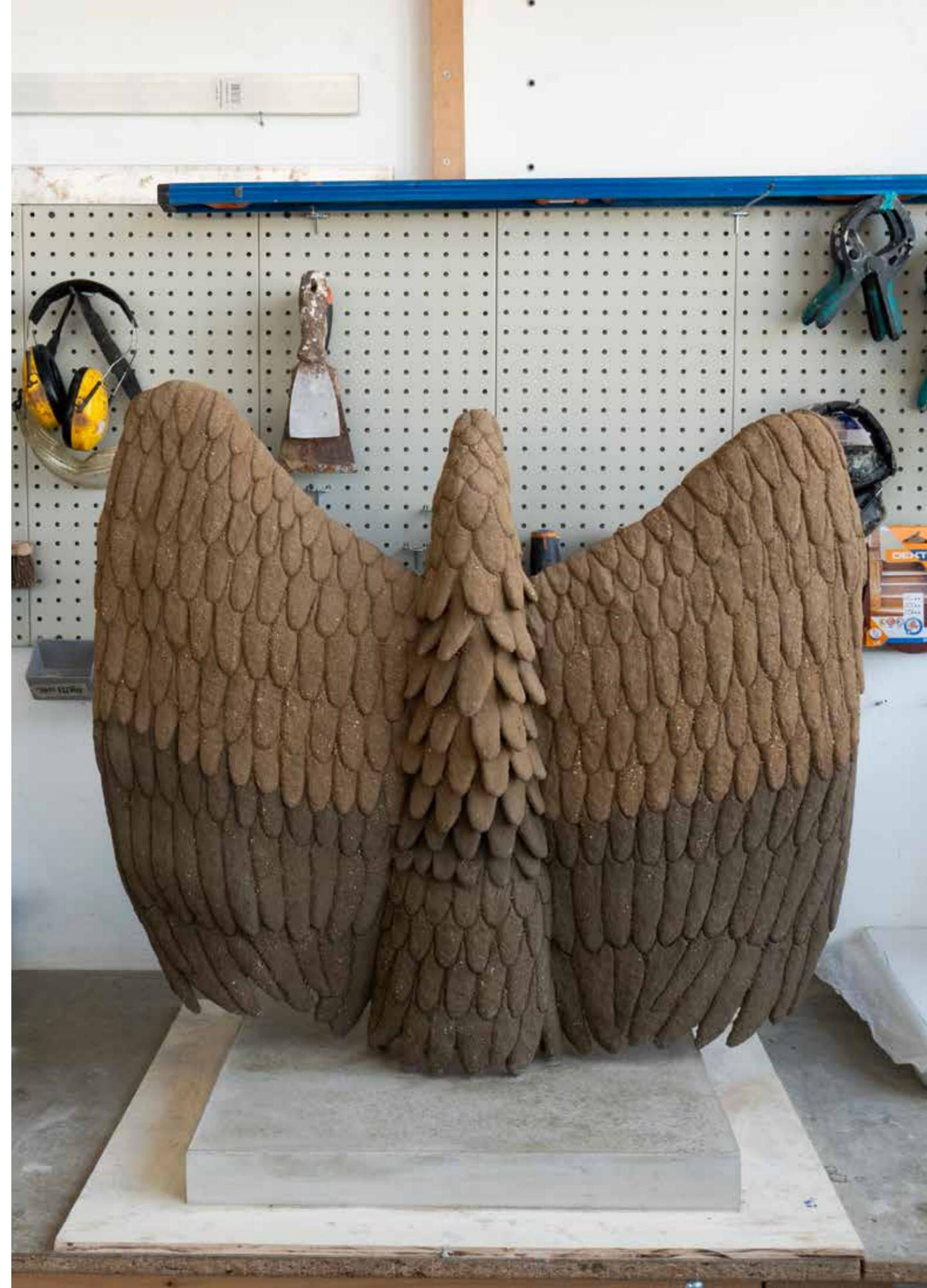


**Ci-dessus :** Ali Cherri, *Sleeping Bronze Head*, 2024, bronze patiné, et sa matrice en terre qui a permis de faire le moule du bronze, 20 x 41 x 23 cm. **Page de droite :** Ali Cherri, *Hollow*, 2024, bois, acier, béton, plâtre, argile, sable, XPS, pâte époxy, pigments, 76 x 82 x 60 cm.

“créer une communauté de corps brisés”. “Ces corps ont subi une violence, qu'elle soit due au passage du temps, au système politique en place, ajoute-t-il. Mon travail consiste à construire avec eux de nouveaux récits alternatifs aux récits dominants.” Une seconde vie qui passe souvent par l'ajout de regards neufs, notamment via l'intégration dans les visages de prothèses oculaires. “Les yeux, chez Ali Cherri, ont un rôle primordial. C'est comme s'ils existaient, même déconnectés du corps”, explique Emma Lavigne, directrice générale de Pinault Collection. C'est justement après avoir fait rentrer l'un de ses “visages” dans la collection qu'elle décide, avec le commissaire d'exposition Jean-Marie Gallais, d'inviter l'artiste à exposer à Paris. Elle poursuit : “Les sculptures d'Ali Cherri sont comme des corps qui ne

meurent jamais. Ce sont des objets dotés d'âmes.” Inspiré par la coïncidence entre les 24 vitrines du bâtiment circulaire de la Bourse de commerce et les 24 images par seconde qui constituent la base du cinéma, Ali Cherri a pensé la disposition des sculptures comme si ces dernières s'animaient avec le mouvement du visiteur, et a inscrit dans leurs vitrines des citations du film *Le Sang d'un poète* (1932) de Cocteau. Il convient de rappeler : aux yeux de l'artiste, le cinéma et la sculpture sont équivalents, et entretiennent un dialogue fertile constant. La terre et l'eau, par exemple, représentent le point de jonction entre ses sculptures anthropomorphes et le récit de son premier long-métrage *Le Barrage*, présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Tourné près du Nil, au Soudan,

en pleine révolution, le film suit un ouvrier d'une briqueterie qui, de nuit, fabrique dans le désert une sorte de totem à partir de boue. Un golem qui rappelle le geste créateur, tel que raconté dans de nombreux mythes de fondation, mais aussi le geste de l'artiste démiurge. “Travailler la terre, c'est s'inscrire dans l'histoire de l'humanité, comme celui qui offre à ce matériau une place centrale. N'importe qui peut créer avec de la boue, c'est d'ailleurs avec elle que l'on a bâti les premières maisons.” Une symbolique qui se double d'une réflexion sociale : “La terre est aussi à mes yeux le matériau des dominés, que j'associe désormais souvent au bronze, matériau des dominants, pour renverser les valeurs.” Il y a quelques mois, le plasticien et son équipe réalisaient ainsi pour la Sécession viennoise un grand





**Ci-dessus** : Ali Cherri, *Lessons of Theft*, 2025, pâte époxy, enduit, rouge-gorge naturalisé, béton et verre, 70 x 30 x 30 cm. **Page de droite** : Ali Cherri, *Returning the Gaze*, 2024, bronze, 35 x 25 x 16 cm.

sphinx dont les deux pattes avant étaient coulées dans un bronze peint.

Aujourd'hui, Ali Cherri jongle entre sa production plastique d'atelier à Pantin et ses projets cinématographiques, qu'il échafaude plutôt dans son autre espace avant les tournages. Deux attitudes très différentes qui se nourrissent, surtout depuis *Le Barrage* : "Travailler avec de grandes équipes dans le cinéma nécessite de savoir anticiper, déléguer et communiquer des idées, même si elles ne sont pas complètement abouties. J'essaie de transposer cette organisation à l'atelier, tout en veillant à ne pas nous surcharger de projets." Actuellement, l'artiste travaille sur deux nouveaux films. Le premier, un long-métrage, est tourné sur ses terres, au Liban, pays dans lequel il a grandi en pleine guerre civile avant de le quitter au début des années 2000. L'histoire

suit un soldat à la frontière syrienne, zone particulièrement marquée par l'actualité géopolitique avec la chute du régime de Bachar Al-Assad et la guerre israélo-paléstinienne. Un contexte lourd auquel s'ajoute un drame personnel pour l'artiste, qui perdit à la fin novembre ses deux parents dans les bombardements israéliens à Beyrouth. "Je ne me suis jamais facilité la vie pour mes projets et, avec ce film, j'affronte à nouveau un territoire très chargé émotionnellement", reconnaît le quadragénaire. Troisième opus de sa trilogie centrée sur la figure du soldat (entamée avec *The Watchman* en 2023), son autre prochain film sera, quant à lui, un court-métrage, réalisé dans le cadre d'une invitation du Fresnoy. Pour la première fois, l'artiste tournera intégralement en studio, en France, avec des acteurs professionnels, et fabriquera

les décors dans lesquels évoluera son protagoniste. "C'est comme une pièce de théâtre filmée, qui se déroulerait dans une caserne imaginaire." Conçus avec l'aide d'un décorateur de cinéma, cet environnement et ces nouvelles sculptures d'Ali Cherri se transformeront alors au fil du film et deviendront aussi vivants que ses personnages, continuant d'enrichir sa propre mythologie.

**"Corps et âmes", exposition collective jusqu'au 25 août, Bourse de commerce, Paris 1<sup>er</sup>, [pinaultcollection.com](http://pinaultcollection.com); "How I am Monument", du 12 avril au 12 octobre, Baltic Centre for Contemporary Art, Gateshead, Royaume-Uni, [baltic.art](http://baltic.art); musée d'Art contemporain, Marseille, à partir du 6 juin. Ali Cherri est représenté par la galerie Imane Farès, Paris VI<sup>e</sup>, [imanefares.com](http://imanefares.com)**

